

VIE DE NAPOLEON.

(The Life of Napoleon.)

TOME DOUZIÈME.

..... Sed non in Cassare tantùm
Nomen erat, nec fama ducis : sed nescia virtus
Stare loco, solusque pudor, non vincere bello.
Acer et indomitus, quo spes, quoque ira vocasset,
Ferre manum, et nunquàm temerando parcere ferro;
Successus urgere suos; instare favori
Numinis, impellens quidquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ.

LUCAIN. *La Pharsale*, liv. I.

César a plus qu'un nom, plus que sa renommée.
Il n'est point de repos pour cette ame enflammée;
Attaquer et combattre, et vaincre et se venger,
Oser tout, ne rien craindre, et ne rien ménager,
Tel est César. Ardent, terrible, infatigable,
De gloire et de succès toujours insatiable;
Plus il obtient des dieux, plus il demande encor.
Rien ne remplit ses vœux, ne borne son essor.
L'obstacle et le danger plaisent à son courage,
Et c'est par des débris qu'il marque son passage.

(Trad. de LA HARPE.)

VIE DE NAPOLEON BONAPARTE.

CHAPITRE LXXV.

Embarras de Bonaparte. — Il marche contre Blücher, qui est en possession de Soissons. — Il attaque cette ville sans succès. — Bataille de Craonne, le 7 mars 1814, sans résultat décisif. — Blücher se retire sur Laon. — Bataille de Laon, le 9. — Napoléon est forcé de se retirer le 11 avec grande perte. — Il attaque Reims, que les Russes évacuent. — Défaite à Bar-sur-Aube des divisions françaises commandées par Oudinot et Gérard, qui, de même que Macdonald, sont forcés à battre en retraite sur la grande route de Paris. — Schwartzenberg désire se retirer derrière l'Aube. — L'empereur Alexandre et lord Castlereagh s'opposent à cette mesure, et l'on se décide à marcher sur Paris. — Napoléon occupe Arcis. — Bataille d'Arcis, le 20. — Napoléon est joint, pendant la nuit qui suit la bataille, par Macdonald, Oudinot et Gérard. — Cependant il se met en retraite sur les deux rives de l'Aube, avec peu de perte.

Le glaive était alors tiré de nouveau, et il ne devait se reposer et rentrer dans le fourreau qu'après la ruine totale de l'un des deux partis.

La situation de Bonaparte, même après la vic-

toire de Montereau et la prise de Troyes, était très-décourageante. S'il avançait sur la grande-armée des alliés qu'il avait en face, toutes les probabilités étaient qu'elle battrait en retraite devant lui, et qu'il userait ses forces en escarmouches, sans pouvoir forcer l'ennemi à une action générale; tandis qu'en même temps on pouvait regarder comme certain que Blücher, maître de la Marne, se mettrait en marche sur Paris. Si au contraire Napoléon faisait marcher ses principales forces contre Blücher, il avait pareillement à craindre que Schwartzemberg ne reprît la route de Paris par la vallée de la Seine. Ainsi, il ne pouvait diriger ses efforts d'un côté, sans mettre de l'autre la capitale en danger.

Après avoir bien pesé tous les désavantages de part et d'autre, Napoléon se détermina à tourner ses armes contre Blücher, comme étant son ennemi le plus personnel, le plus rapide dans ses mouvemens, le plus persévérant dans ses résolutions. Il laissa Oudinot, Macdonald et Gérard en face de la grande armée, dans l'espoir que, quoique inférieurs en nombre, ils pourraient faire croire à Schwartzemberg que Napoléon était avec eux en personne, et déterminer ainsi les Autrichiens à continuer leur retraite, ou du moins les empêcher de reprendre l'offensive. Dans ce dessein les troupes françaises devaient s'avancer vers Barsur-Aube, et occuper, s'il était possible, les hauteurs environnantes. Les soldats devaient aussi pousser les cris de *Vive l'empereur* ! comme si Napoléon eût été au milieu d'eux. On vit ensuite que comme les maréchaux n'avaient pas entre eux une force de quarante mille hommes, en y comprenant

les troupes de Macdonald, il leur était impossible de s'acquitter, d'une manière efficace, du devoir dont ils étaient chargés. Pendant ce temps, Napoléon continua sa marche contre Blücher, supposant qu'il lui serait encore possible de le surprendre, comme il l'avait déjà fait lorsque les Prussiens marchaient sur Paris. Dans ce dessein, il avança le plus promptement possible vers la Ferté-Gaucher, où il arriva le 1^{er} mars. Mais Sacken et York, qui auraient été les premières victimes de cette manœuvre, attendu que leurs divisions étaient sur la rive gauche de la Marne, près de Meaux, passèrent cette rivière à la Ferté-sous-Jouarre, et firent leur jonction avec Blücher, qui résolut alors de faire une marche en arrière pour rencontrer les troupes de Bulow et de Winzingerode. On se rappelle que ces deux généraux s'avançaient des frontières de la Belgique.

Une forte gelée subite avait rendu praticable une contrée marécageuse, où l'on ne pouvait marcher la veille qu'avec la plus grande difficulté. Cette circonstance fut un grand avantage pour les Prussiens. Napoléon détacha les forces commandées par Marmont et Mortier, qu'il avait réunies aux siennes, et les chargea de suivre et de harceler dans sa retraite le feld-maréchal prussien. Lui-même, prenant une ligne plus courte, occupa la ville de Fismes, à peu près à mi-chemin de Reims à Soissons. La possession de cette dernière place devint alors de la plus grande importance. Si Blücher trouvait Soissons ouvert à ses troupes, il pouvait, en traversant la Marne, se débarrasser sans difficulté de ceux qui le poursuivaient, et effectuer sa jonction avec l'armée du nord.

Si au contraire il ne pouvait ni entrer dans cette ville, ni profiter du pont, il fallait que Blücher risquât une bataille dans une position très-désavantageuse, ayant en face Mortier et Marmont, Napoléon sur son flanc gauche, et en arrière une ville avec une garnison ennemie et une rivière profonde.

C'était presque une chance égale à celle d'un jeu de hasard, que de savoir quel parti occuperait cette place. Les Russes l'avaient prise le 15 février; mais comme ils l'évacuèrent sur-le-champ, Mortier l'occupait le 19, et y mit une garnison de cinq cents Polonais, qu'on jugeait capables de la défense la plus déterminée. Cependamment le 2 mars, le commandant, intimidé par la marche de Bulow, à la tête de trente mille hommes, et par la menace que fit ce général de livrer l'assaut sur-le-champ et de n'accorder aucun quartier, lui rendit cette ville. Les drapeaux russes flottèrent alors sur les remparts de Soissons, et Blücher, en arrivant sous les murailles de cette place, fut en pleine liberté de faire sa jonction avec son arrière-garde, et de livrer ou de refuser une bataille comme il le jugerait à propos, à l'instant même où Bonaparte, ayant tourné son flanc, s'attendait à le forcer à une action très-désavantageuse.

L'empereur exhalait dans un bulletin son courroux contre la lâcheté inconcevable du commandant de Soissons, qui, disait-il, avait livré un poste si important, quand il pouvait entendre la canonnade du 2 et du 3, et que par conséquent, il devait savoir que l'empereur s'approchait.* Dans la chaleur de sa colère, il donna ordre qu'on livrât l'assaut à Soissons, et qu'on l'empêchât à tout

prix; mais Soissons était défendu par le général Langeron et dix mille Russes. Un combat désespéré eut lieu; mais Langeron resta en possession de la ville.

Abandonnant ce projet, Napoléon passa l'Aisne à Béry-au-Bac, dans le dessein d'attaquer l'aile gauche de l'armée de Blücher, qui, étant alors concentrée, était avantageusement campée entre le village de Craonne et la ville de Laon, de manière à lui assurer une retraite sur la très-forte position qu'offre cette dernière ville. Blücher imagina une manœuvre dont le but était de prouver à Bonaparte que son système favori de tourner le flanc d'un ennemi avait ses risques et ses inconvénients. Il détacha dix mille hommes de cavalerie sous Winzingerode, avec ordre de faire un circuit; et quand les Français commenceraient à marcher sur Craonne, de faire un mouvement pour tomber sur leur flanc et leur arrière-garde; mais l'état des routes, et d'autres obstacles, empêchèrent ce corps de cavalerie d'arriver à temps pour exécuter cette manœuvre.

Cependamment le 7 mars, à onze heures du matin, les Français commencèrent l'action avec la plus grande bravoure. Ney attaqua la position sur le flanc droit, qui était défendu par un ravin; et Victor brûlant de montrer le zèle dont il avait été accusé de manquer, fit des efforts incroyables sur le front. Mais la défense, qui répondit à l'attaque, fut également opiniâtre, et la bataille devint une des plus sanglantes et des plus contestées qui eussent eu lieu pendant toute la guerre. Il était quatre heures après midi, et les Français n'avaient encore réussi à re-

pousser les Russes sur aucun point quand ceux-ci reçurent ordre de Blücher de se retirer du terrain disputé, et de se réunir à l'armée prussienne sur la magnifique position de Laon, que le maréchal regardait comme une scène d'action plus favorable.* Il n'y eut ni canons perdus ni prisonniers faits, et, en dépit d'une charge générale de la cavalerie française, les Russes se retirèrent comme si c'eût été un jour de parade. Comme les deux armées, attendu l'absence de Winzingerode avec le détachement de cavalerie, et de Langeron avec la garnison de Soissons, étaient à peu près de force égale, le résultat indécis de cette bataille en était de plus mauvais augure. Le nombre des morts et des blessés fut à peu près le même de part et d'autre, et le seul signe de victoire en faveur des Français fut la possession du champ de bataille.

Napoléon poursuivit lui-même les Russes dans leur retraite jusqu'à une auberge entre Craonne et Laon, à l'enseigne de l'Ange-Gardien, où il passa la nuit. Il n'avait certainement jamais eu plus grand besoin du secours de son ange-gardien, mais il semble que le sien l'avait abandonné. Ce fut là que le trouva Rumigny, quand il lui présenta la lettre de Caulaincourt, demandant à l'empereur des instructions définitives; et ce fut là qu'il ne put tirer de lui que la réponse ambiguë, que, s'il fallait qu'il reçût les étrivières, c'était bien le moins qu'on lui fit violence. Ce fut aussi dans cette auberge qu'il forma son plan pour attaquer la position de Blücher le lendemain matin, et se débarrasser ainsi définitivement de cette armée de Silésie,

qui, pendant quarante-deux jours, avait été l'objet de ses inquiétudes, espace de temps pendant lequel à peine deux fois vingt-quatre heures s'étaient passées sans quelque combat sérieux, soit en front, soit à l'arrière-garde. Napoléon reçut d'excellens renseignemens pour le plan d'attaque qu'il projetait, d'un officier retiré, M. Bussy de Bellay, qui avait été son camarade à l'école de Brienne; cet officier demeurait dans les environs, et connaissait parfaitement le terrain. Il l'en récompensa sur-le-champ, en le nommant son aide-de-camp, et en lui accordant des appointemens considérables. Quand son plan d'attaque fut terminé, on dit qu'il s'écria : « Je vois que cette guerre est un abîme sans fond; mais je suis déterminé à être le dernier qu'elle engloutira. »

La ville de Laon est située sur un plateau ou sur une éminence aplatie par le haut, qui s'élève au milieu d'une plaine d'une lieue de longueur environ. En avant, la colline est escarpée et presque perpendiculaire, et elle forme des terrasses qui sont plantées en vignes. Bulow défendait la ville et la hauteur. Le reste de l'armée de Silésie occupait la plaine en dessous. L'aile gauche, composée de Prussiens, s'étendait jusqu'au village d'Athies; la droite, où se trouvaient les Russes, était appuyée sur les montagnes entre Thiers et Semonville.

Un seul jour s'écoula entre la sanglante bataille de Craonne et celle de Laon. Le 9, Napoléon, profitant d'un épais brouillard, poussa ses colonnes d'attaque jusqu'au pied même de la hauteur sur laquelle Laon est situé, se ren-

dit maître de deux villages nommé Semilly et Ardon, et se disposa à se frayer un chemin vers la ville en gravissant la montagne. Le temps s'éclaircit, et l'attaque des Français fut repoussée par un feu terrible partant des terrasses, des vignobles, des moulins à vent, et de tous les points qui donnaient sur eux quelque avantage. Deux bataillons d'jaegers (1), dont l'attaque impétueuse le devint encore davantage par la rapidité de la descente, reprirent les deux villages, et de ce côté l'attaque de Laon parut être abandonnée. Cependant les Français continuèrent à conserver la possession d'une partie du village de Clacy. Telle était la situation des affaires sur l'aile droite et au centre; les Français avaient été repoussés sur toute la ligne. Sur la gauche, le maréchal Marmont s'était avancé sur le village d'Athies, qui, sur ce point, était la clef de la position de Blücher. Athies fut vaillamment défendu par York et Kleist, soutenus par Sacken et Langeron. Marmont fit quelques progrès, malgré cette résistance, et la nuit le trouva bivouaquant en face de l'ennemi, et en possession de la partie du village disputé. Mais il n'était pas destiné à y rester jusqu'au lever du soleil.

Le 10, à quatre heures du matin, à l'instant où Bonaparte, se levant avant le jour, demandait son cheval, on lui amena deux dragons démontés, apportant la nouvelle fâcheuse que l'ennemi avait fait un *hourra* sur Marmont, l'avait surpris dans son bivouac, et avait taillé

en pièces, pris ou dispersé toute sa division : eux seuls avaient échappé à ce désastre pour venir annoncer cet événement. Toute l'artillerie du maréchal était perdue, et ils le croyaient lui-même ou tué ou prisonnier. Des officiers furent envoyés en reconnaissance, et leur rapport confirma la vérité de tous ces détails, à l'exception de ce qui concernait la situation personnelle du maréchal. Il était sur la route de Reims, près de Corbery, cherchant à rallier les fuyards. Malgré cette grande perte, et comme s'il eût voulu braver la mauvaise fortune, Napoléon renouvela l'attaque sur Clacy et Semilly; mais toutes ses tentatives furent infructueuses, et il se décida à renoncer à son entreprise, en donnant pour excuse que la position était imprenable. Le 11, il se retira de devant Laon, ayant échoué dans tous ses efforts, et ayant perdu trente pièces de canon et près de dix mille hommes. Les alliés, comparativement, souffrirent peu, attendu qu'ils combattaient à convert.

Napoléon fit halte à Soissons, et cette ville, qui avait été évacuée par Langeron, quand Blücher avait concentré son armée, fut occupée de nouveau par les Français. Napoléon ordonna qu'on en fortifiât les points de défense, ayant dessein de laisser Mortier dans cette place pour la défendre contre Blücher, qui, victorieux, comme il l'était, pouvait être attendu sous ses murs d'un moment à l'autre.

Pendant qu'il était à Soissons, Napoléon apprit que Saint-Priest, émigré français, et général au service de la Russie, avait occupé

(1) Chasseurs Prussiens.

Reims, ville remarquable par l'antique cathédrale dans laquelle les rois de France étaient couronnés. Napoléon vit sur-le-champ que la possession de Reims rétablirait la communication entre Schwartzemberg et Blücher, et neutraliserait en outre les avantages qu'il avait voulu s'assurer en se rendant maître de Soissons. Il partit donc de Soissons pour Reims, et après une attaque qui dura jusqu'à une heure avancée de la nuit, le général russe ayant été blessé, le découragement se mit parmi ses troupes, et elles évacuèrent la place. On pouvait s'attendre aux plus grandes horreurs pendant une attaque nocturne, et tandis qu'une armée en forçait une autre à abandonner une ville considérable. Mais, en cette occasion, nous avons la satisfaction de pouvoir dire que les troupes des deux partis se conduisirent avec le plus grand ordre. Dans le compte qu'il rendit de l'affaire qui précéda cette évacuation, Napoléon introduisit un de ces traits de fatalité qu'il avait toujours aimés : il chercha à persuader au public, ou peut-être le crut-il lui-même, que Saint-Priest avait été frappé par un boulet parti du même canon qui avait tué Moreau.

Pendant l'attaque de Reims, Marmont arriva avec les forces qu'il lui avait été possible de rallier après sa défaite à Athies, et il contribua à en assurer le succès. Il n'en reçut pas moins de Napoléon des reproches amers, qui durent être pénibles pour un général dont l'honneur et les talens n'avaient jamais été l'objet d'un seul doute pendant sa longue carrière militaire.*

Napoléon resta trois jours à Reims pour re-

cruter son armée délabrée et lui donner quelque repos. On lui amenait des renforts de tous les endroits où il était possible de trouver des soldats. Janssens, officier hollandais, fit preuve d'un rare talent militaire en conduisant à l'armée, à Reims, un corps d'environ quatre mille hommes, mouvement très-difficile, attendu qu'il avait à traverser un pays qui était en grande partie occupé par les troupes ennemies.

Le séjour de Napoléon à Reims fut remarquable comme lui ayant fourni les derniers moyens de correspondre avec ses ministres sur les affaires publiques. Jusqu'alors, un auditeur du conseil d'état avait apporté chaque semaine le rapport des ministres au quartier-général de l'empereur, et y avait reçu ses ordres. Mais une multitude de causes rendit impossible cette communication régulière pendant le reste de la campagne. Ce fut aussi de Reims que Napoléon adressa à Caulaincourt une lettre en date du 17 mars, par laquelle il semblait autoriser ce plénipotentiaire à accepter toutes les conditions des alliés. Mais les termes dans lesquels elle est conçue sont si loin de donner l'autorisation précise qui aurait été nécessaire pour une concession si importante, qu'on doit douter que Caulaincourt se fût cru autorisé à agir en conséquence, et que, s'il l'avait fait, Napoléon l'eût avoué, si les circonstances l'avaient porté à vouloir rompre le traité (1). *

(1) Les expressions alléguées comme contenant des pouvoirs assez étendus pour changer et révoquer toutes les restrictions antérieurement apportées à l'opinion personnelle de Caulaincourt, se trouvent, comme il est dit ci-dessus, dans une lettre datée de Reims, du 17 mars 1814. « J'ai chargé le duc de Bassano de ré-

Pendant que Napoléon poursuivait Blücher, lui livrait bataille, et définitivement essayait une défaite, * ses lieutenans-généraux n'étaient pas plus heureux en face de la grande armée des alliés. On se souviendra que le maréchal Oudinot et le général Gérard avaient été laissés à la tête de vingt-cinq mille hommes, non compris un autre corps d'armée sous Macdonald, avec ordre de s'emparer des hauteurs de Bar-sur-Aube, et d'empêcher Schwartzenberg de passer cette rivière. Ils firent en conséquence un mouvement en avant et, après une affaire assez vive, qui laissa la ville en leur possession, ils se trouvèrent si près des troupes alliées qui occupaient encore les faubourgs, qu'une bataille devint inévitable, et que les généraux français n'eurent d'autre alternative que de l'offrir ou de l'accepter. Ils prirent le premier parti, et ils remportèrent d'abord quelques avantages qu'ils durent à l'audace même de leur entreprise. Mais les alliés s'étaient habitués depuis long-temps à maintenir leur terrain malgré de plus grands revers. Ils firent avancer leurs nombreuses réserves, et leur train immense d'artillerie se mit en ligne. Les Français, après avoir pris position sur les hauteurs de Vernonfait, furent chargés et repoussés en désordre. Quelques beaux corps de cavalerie, qui avaient été amenés des armées d'Espagne, furent détruits par une ca-

pondre avec détail à vos lettres. Je vous donne directement l'autorisation de faire les concessions qui seraient indispensables pour maintenir l'activité des négociations, et arriver enfin à connaître l'ultimatum des alliés; bien entendu que le traité aurait pour résultat immédiat l'évacuation de notre territoire, et le renvoi de part et d'autre de tous les prisonniers. »

nonnade foudroyante. Les Français furent repoussés au-delà de l'Aube; la ville de Bar-sur-Aube fut prise, et les généraux vaincus ne purent rallier leurs forces qu'à Vandœuvre, village environ à mi-chemin entre Bar et Troyes.

La défaite d'Oudinot et de Gérard obligea le maréchal Macdonald, qui défendait la ligne de la rivière au-dessus de Bar, à quitter la forte position qu'il occupait à la Ferté-sur-Aube, pour se mettre en retraite sur Troyes. Il se retira donc vers Vandœuvre. Mais, quoique ces trois illustres généraux, Macdonald, Oudinot et Gérard, eussent associé leurs talens et réuni leurs forces, il leur fut impossible de défendre Troyes, et ils furent obligés de battre en retraite sur la grande route de Paris. Ainsi le quartier-général des monarques alliés fut établi, pour la seconde fois, pendant cette guerre pleine d'événemens si variés, dans l'ancienne capitale de la Champagne, et la grande armée des alliés recouvra, par la victoire de Bar-sur-Aube, tout le territoire qu'elle avait cédé par suite du succès obtenu par Bonaparte à Montereau. Elle menaça une seconde fois d'avancer sur Paris, en suivant le cours de la Seine, au mépris des obstacles que pourrait lui opposer une faible ligne que Macdonald, Oudinot et Gérard s'efforçaient de défendre sur la rive gauche.

Mais la confiance de Schwartzenberg en sa position ne fut plus si complète, quand il apprit que Napoléon avait pris Reims, et que, dans la soirée du 17, Ney, à la tête d'une forte division, avait occupé Châlons-sur-Marne. Cette nouvelle fit une forte impression sur le

conseil de guerre de l'Autriche. La tactique de cette puissance était littéralement celle de l'ancienne école; elle regardait son armée comme tournée, toutes les fois qu'une division française occupait un poste placé entre ses troupes et ses alliés. Cela est, sans contredit, vrai dans un sens; mais il est également vrai que toute division, placée de cette manière, est elle-même dans le cas de pouvoir être tournée, si les divisions ennemies entre lesquelles elle se trouve savent combiner leurs mesures pour l'attaquer. Prendre trop promptement l'alarme, ou regarder comme irréparables les suites d'un tel mouvement, c'est donc le pédantisme de la guerre; mais ce n'en est pas la science.

A minuit, on tint un conseil pour déterminer les mouvemens futurs des alliés. Le généralissime fut d'avis de faire retraite au-delà de la ligne de l'Aube. L'empereur Alexandre s'y opposa avec fermeté. * Il fit observer avec raison que la guerre prolongée poussait au désespoir les habitans des campagnes, et que les paysans prenaient déjà les armes; selon ce prince, les alliés ne manquaient que de résolution, puisqu'ils avaient la supériorité du nombre, et l'occasion de décider l'affaire par un seul coup.

On fit un si grand nombre d'objections, et il fut si difficile de faire coïncider, dans le même plan général, les vues et les intérêts différens d'un si grand nombre de puissances, que l'empereur dit à une personne de sa suite, qu'il croyait que les anxiétés de cette nuit lui auraient blanchi la moitié des cheveux (1). Lord Castlereagh se

déclara contre l'avis de Schwartzemberg, d'autant plus qu'il regardait une retraite au-delà de l'Aube comme le prélude d'une autre au-delà du Rhin. Il prit donc sur lui, comme cela convenait au ministre de la Grande-Bretagne, dans une crise semblable, d'annoncer aux puissances alliées qu'aussitôt qu'elles commenceraient la retraite proposée, les subsides de l'Angleterre cesseraient de leur être payés.

Il fut définitivement convenu qu'on reprendrait l'offensive; et, dans cette vue, on se proposa de rapprocher la grande armée de celle de Silésie, et de se remettre en communication avec Blücher, de manière à prévenir de nouveaux désastres semblables à ceux de Montmirail et de Montereau. Les alliés se déterminèrent donc à descendre l'Aube, à réunir leur armée à Arcis, à livrer une bataille à Napoléon, s'il consentait à l'accepter; et, s'il la refusait, à marcher hardiment sur Paris. Ce qui les décida surtout, à compter de cet instant, à s'approcher de la capitale le plus promptement possible, fut la nouvelle que MM. de Polignac apportèrent au quartier-général. Ils rendirent un compte encourageant des progrès qu'avait faits la cause des royalistes dans la métropole, et des arran-

inquiétude mieux définie les paroles d'Alexandre; nous transcrivons la note qu'on trouve à la page 206 du Manuscrit de 1814. « C'est dans cette *terreur panique*, que l'empereur Alexandre fit dire à quatre heures du matin au prince Schwartzemberg qu'il fallait envoyer un courrier à Châtillon pour qu'on signât le traité de paix que demandait le duc de Vicence. (Voyez Wilson sur la Russie, page 90.) On assure que l'anxiété qu'Alexandre éprouva à cette époque fut si grande, qu'il disait lui-même « que la moitié de sa tête en grisonnerait. » (Voyez l'ouvrage de M. Beauchamp, p. 112, t. II.)

(1) Il est juste de remarquer que le baron Fain attribue à une

gémens généraux qu'on prenait avec activité pour associer les intérêts des Bourbons et les sentimens de tous ceux à qui le mécontentement du système d'administration de Bonaparte, la haine de sa personne, ou la crainte d'être enveloppés avec tout le pays dans sa ruine prochaine, faisaient désirer la chute du gouvernement impérial. Talleyrand était à la tête de ces confédérés, et tous étaient décidés à se montrer quand l'approche des alliés le permettrait. Cette nouvelle importante, venant d'une source si irrécusable, confirma les alliés dans leur résolution de marcher sur Paris.*

Pendant ce temps, Napoléon étant à Reims, comme nous l'avons dit, les 15 et 16 mars, conçut de vives alarmes en apprenant la perte de la bataille de Bar, la retraite des maréchaux au-delà de la Seine, et les démonstrations de la grande armée pour passer ce fleuve encore une fois. Il partit de Reims le 17, comme nous l'avons vu; et envoyant Ney prendre possession de Châlons, il marcha lui-même sur Épernay dans le dessein de se placer sur le flanc droit et sur l'arrière-garde de Schwartzberg, dans le cas où il s'avancerait sur la route de Paris. A Épernay, il apprit que les alliés, alarmés par ses mouvemens, s'étaient retirés sur Troyes, et qu'ils étaient sur le point de se mettre en retraite au-delà de l'Aube, et probablement jusqu'à Langres. Il sut aussi que les maréchaux Macdonald et Oudinot avaient repris leur marche en avant dès que les ennemis avaient commencé à se retirer. Il doubla de célérité pour effectuer sa jonction avec ces généraux doués d'une

si noble persévérance, et remonta l'Aube jusqu'à Bar, où il comptait tomber sur Schwartzberg, ne doutant pas que son armée ne s'éloignât des rives de l'Aube.

Bonaparte se trompa grandement dans ses calculs, quelque justes qu'ils fussent, d'après les informations qu'il avait reçues. Il croyait diriger ses opérations sur la retraite des alliés; il s'attendait à ne trouver qu'une arrière-garde à Arcis; il parlait même, en plaisantant, de faire prisonnier son beau-père pendant sa retraite.* Si, contre son attente, il trouvait encore sur l'Aube les ennemis ou une partie considérable de leurs forces, il devait supposer, d'après tout ce qu'il avait entendu dire, que son arrivée précipiterait leur retraite vers la frontière. On assure aussi qu'il comptait sur un mouvement semblable que devait faire le maréchal Macdonald des rives de la Seine à celles de l'Aube; mais ce général avait reçu cet ordre trop tard pour pouvoir arriver le matin du jour de la bataille.

Napoléon chassa aisément devant lui les corps de cavalerie légère et de tirailleurs, que les alliés avaient laissés plutôt pour reconnaître sa marche que pour y opposer une résistance sérieuse. Il traversa l'Aube à Plancey, et continua sa marche sur la rive gauche de la rivière avec le corps de Ney et toute sa cavalerie, tandis que l'infanterie de sa garde s'avancait sur la droite: son armée étant ainsi, suivant l'expression militaire française, à *cheval* sur l'Aube. La ville d'Arcis avait été évacuée par les alliés à son approche, et les Français l'avaient occupée dans la matinée du 20 mars.

Cette ville forme l'issue d'une espèce de défilé où une suite de ponts étroits sont établis sur une foule de petites rivières, de ruisseaux et de fossés qui alimentent l'Aube, sur laquelle on trouve un pont dans la ville même. De l'autre côté d'Arcis est une plaine où l'on voyait manœuvrer quelques escadrons de cavalerie qui semblaient occupés à faire une reconnaissance.

Derrière cette cavalerie, à un endroit nommé Clermont, le prince royal de Wurtemberg, dont le nom a été si souvent mentionné avec honneur, était posté avec sa division, tandis que l'élite de l'armée des alliés était rangée sur une chaîne de hauteurs encore plus en arrière à Mesnil-la-Comtesse; mais ces forces n'étaient pas visibles pour l'avant-garde de Napoléon. La cavalerie française reçut ordre d'attaquer les troupes légères des alliés; mais elles furent soutenues à l'instant même par des régimens entiers et de l'artillerie, de sorte que cette attaque ne fut pas heureuse. Les escadrons français furent repoussés sur Arcis en un moment; et, d'après les divers obstacles qu'opposaient cette ville et les environs, l'infanterie ne put en déboucher que difficilement pour les soutenir. Napoléon montra, comme il le faisait toujours dans tous les cas extrêmes, le même courage héroïque dont il avait donné des preuves à Lodi et à Brienne. Il tira son épée, se jeta au milieu des rangs rompus de ses cavaliers, les conjura de se rappeler leurs anciennes victoires, et arrêta l'ennemi par une charge impétueuse dans laquelle l'empereur et les officiers de son état-major combattirent corps à corps leurs adversaires. * La lance d'un cosaque

le mit même en danger personnel; mais ce coup dirigé contre lui fut détourné par son aide-de-camp Girardin. Son mameluck Roustan combattit bravement à son côté, et il reçut une gratification pour prix de sa bravoure. Ces efforts désespérés donnèrent à l'infanterie le temps de déboucher de la ville. La garde impériale arriva, et le combat devint très-chaud. Le nombre supérieur des alliés les rendit assaillans sur tous les points. Un village fortement situé en front, et un peu sur la gauche d'Arcis, appelé le Grand-Torey, avait été occupé par les Français. Les alliés l'attaquèrent vigoureusement à plusieurs reprises; mais les Français y maintinrent leur position. Le feu des alliés incendia la ville d'Arcis, et la nuit seule sépara les combattans, en déterminant les assaillans à renoncer à leur attaque.

Dans le cours de la nuit, Bonaparte fut joint par Macdonald, Oudinot et Gérard, à la tête des forces avec lesquelles ils avaient récemment conservé la défensive sur la Seine. La question importante qui restait à décider était de savoir si, au moyen de ce renfort, il hasarderait une action contre la grande-armée, à laquelle il était encore fort inférieur en nombre. Schwartzemberg, conformément à la dernière résolution des alliés, rangea son armée en bataille sur les hauteurs de Mesnil-la-Comtesse. Considérant la force supérieure de l'ennemi et l'absence de quelques corps qui n'étaient pas encore arrivés, Napoléon se décida enfin à ne pas accepter une bataille dans des circonstances si désavantageuses. Il commença donc une re-

traite qui devait être, par sa direction, la crise de sa destinée. Il se retira, comme il s'était avancé, le long des deux rives de l'Aube; et, quoique poursuivi et harcelé dans ce mouvement qu'il ne put effectuer qu'en traversant Arcis et tous ses défilés, son arrière-garde fut si bien conduite qu'il ne fit presque aucune perte. Un auteur qui a écrit sur cette campagne un ouvrage excellent et plein de science, publié il y a peu d'années (1), a observé : « En terminant le récit des événemens des deux jours que les armées ennemies passèrent en présence l'une de l'autre, il est également remarquable que Bonaparte, avec une force qui n'excédait pas vingt-cinq à trente mille hommes, se soit hasardé dans une telle position en face de quatre-vingt mille ennemis, et que ceux-ci aient souffert qu'il leur échappât impunément. » La manière dont ils le laissèrent effectuer sa retraite avec si peu d'opposition a été critiquée par tous ceux qui ont écrit sur cette campagne. *

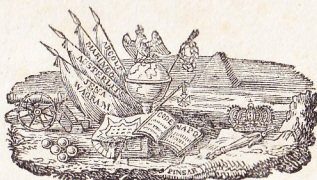
(1) Mémoires sur les opérations des armées alliées en 1813 et 1814. Londres, Murray, 1822.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
SIR WALTER SCOTT,

Complément.

TOME XII.

VIE DE NAPOLEON.



LIÉGE,

IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,
PRÈS L'HÔTEL-DE-VILLE, N^o. 81.

M DCCC XXVII.